



Littérature | Critiques

Jeune créature de la nuit

François Jonquet signe le roman sincère de la vie nocturne parisienne du début des années 1980

NILS C. AHL

Des « vrais paradis » du jeune Thomas, au tournant des années 1980, François Jonquet ne donne ni carte ni description très précise. On y déambule, on s'y promène. Ils imprègnent tout le roman, à la manière d'un parfum ou d'une lumière parfois douce, parfois crue. S'il fallait une carte, cependant, ce serait celle d'un Paris nocturne, ou au petit jour, plutôt rive droite. Si l'on tentait de dépeindre ces paradis, leurs visages seraient jeunes, les traits tirés, les yeux brillants. Au rythme des rencontres et de la nuit, le récit passe d'une anecdote à l'autre, cependant, glisse sur les heures et les jours, de 1979 à 1984.

Critique d'art, auteur du documentaire *Les Années Palace*

(France 5, 2005) et d'un roman, *Et me voici vivant* (Sabine Wespieser, 2006), François Jonquet maîtrise à merveille l'art difficile d'écrire à petites touches et par impressions fugaces. Il compose ce roman comme un souvenir de promenade, avec ses oublis, ses exaltations, une architecture lâche à l'intérieur de laquelle il serait vain de chercher un enchaînement de péripéties trop ordonnées – mais qu'il ne faudrait pas considérer non plus comme inopérante.

La grande réussite de ces *Vrais Paradis* est de donner au lecteur l'impression du temps arrêté, du temps qui passe et du temps passé. Les aventures et l'initiation d'un jeune homme sont mises en scène au fil de ses découvertes, de ses plaisirs, de ses vanités – autant d'instant suspendus –, mais constamment réinterprétés, réinscrits dans le fil de la pensée et de l'écriture. Les références culturelles s'enchaînent, les effets de reportage aussi, mais sans rien d'artificiel. La langue oscille entre

Date : 27/06/2014
Pays : FRANCE
Page(s) : 4
Rubrique : FEATURES
Diffusion : 275310
Périodicité : Quotidien
Surface : 25 %



classicisme, crudité et moments d'invention poétique. On va de Lautréamont à Proust, de la liberté sexuelle au disco. Le plus remarquable est la cohérence du texte, qui n'en fait jamais trop, ni trop peu.

Jeu de clair-obscur

Le bal de ces jeunes années 1980 est masqué. Chaque personnage se compose, se grime et se déguise – et pas seulement parce qu'il s'agit d'aller à une fête costumée ou de se travestir. Habillé en femme pour toute une nuit, le narrateur a ainsi l'impression de se déguiser « *une nouvelle fois* » quand il « *enfile une tenue convenable* ». Le masque permet de se cacher et de se découvrir à la fois. Les surnoms, les poses, les accoutrements et les codes sont un jeu de clair-obscur lancinant qui dérouté l'œil : on ne sait plus quand est le voile et quand il n'est pas. Au jeu des masques et des égarements, le temps semble aboli et il est pourtant toujours là, patient

et cruel, dès les premières pages (où Thomas se fait aborder par un « *Nosferatu souriant, dont le crâne accrochait les lumières du café* »).

Dans ce faux roman de formation et de déformation, François Jonquet réussit une prose d'une grande sincérité. La nudité physique et symbolique de Thomas se double d'une mise à nue psychologique et littéraire. Si

**LES VRAIS
PARADIS,
de François
Jonquet,
Sabine
Wespieser,
254 p., 20 €.**

Les Vrais Paradis ont parfois des allures de conte de fées (avec ses monstres, ses princes, ses portes closes et ses pérégrinations), ils n'en disent pas moins tout ce qu'il y a à dire sur leur protagoniste – même de manière allusive ou détournée. Thomas se livre tout entier au monde qui glisse sur lui et file à toute allure. De fait, il s'offre tout entier au lecteur comme un souvenir et comme un autre lui-même, surtout si le début des années 1980 lui dit quelque chose. Et si ce n'est pas le cas ? Il voyage. ■